

ALEXANDRA DE BEAUSSIER

EST-CE QUE LES  
SQUELETTES  
SAVENT VOLER ?

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529574

Dépôt légal : avril 2026

Pour et à travers ma mère.

*La vie est cadeau et fardeau,  
la vie est merveilleuse et terrible.*  
Edgar Morin, *Leçon d'un siècle de vie.*

*Je sens mes os, agrandis dans les épaules,  
mais pas ma peau.  
Je suis suspendu à mon squelette.*  
Mathias Malzieu, *La Mécanique du Cœur.*

*Nous avons tous une place dans l'histoire.  
La mienne, c'est les nuages.*  
Richard Brautigan,  
*La Pêche à la truite en Amérique,*  
suivi de *Sucre de pastèque.*



On peut dire que ma vie a commencé le jour où elle s'est arrêtée.

Département du Var, été 49, j'ai soif. Soif de boire, de bouger, de jouer.

Je joue, je bouge, je bois. L'eau est fraîche et les mains qui la recueillent sont semblables : j'insiste sur ce terme, car la similitude est importante, aussi importante que peut l'être une chose qui ne sera plus jamais.

Gros plan sur mes mains : potelées et denses, fermes et précises. L'eau qui chatouille le creux de mes paumes identiques est claire et vive. Je la porte à ma bouche, quelques gouttes ruissellent aux commissures, échappées de mes lèvres avides, elles glissent le long de mes joues, de mon cou. Mais, *Elle, Elle* est déjà là en moi. Elle a glissé sur ma langue, s'est faufilée dans mon œsophage, capturée, présente à jamais, *Elle* est là : ma *Maladie*.

— Bonjour, je m'appelle Caroline, j'ai sept ans, et toi, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle *Poliomyélite*, mais tu peux m'appeler *Polio* si tu veux, on va être intimes toi et moi.

Ah bon, me dis-je, désenchantée.

### *Département des Bouches-du-Rhône, automne 1949*

J'ai froid. Froid de boire, de bouger, de jouer. Je ne joue pas, je ne bouge pas, je ne bois pas, je suis dans un poumon d'acier. Je ne sens plus rien, seules mes oreilles semblent être en vie, elles absorbent toutes les bribes de discours qui atteignent leurs pavillons : « membres pris, enfants décédés, peu de chances. »

Ma mère est là. Elle dort à côté de moi. Ce matin, on lui a donné l'oreiller du petit garçon qui est mort cette nuit. Je sais ce qu'elle pense. Elle pense que je vais mourir et ce

coussin est pour elle ce que l'eau du Var a été pour moi : le plus court chemin aujourd'hui vers *mademoiselle Polio*. À cet instant précis, elle est persuadée de faire sa connaissance. Mais *mademoiselle* est capricieuse, et ma mère ne lui plaît pas. Elle passe son chemin, peut-être étouffée par le mystérieux coussin.

Moi non plus, je ne lui plais pas autant que les médecins le pensent. Après avoir investi mes quatre membres et commencé à flirter avec mes organes, elle a décidé, ce matin, de ne me laisser que deux souvenirs de son passage : le plus gros sera pour mon bras droit, l'autre plus discret, pour ma jambe gauche, question d'équilibre.

Miraculeux, diront certains, je dirais plutôt impoli.

Les présentations en bonne et due forme laissaient présager des adieux plus francs.

J'aurais sans doute préféré un miracle total laissant une place incontestable à une égalité parfaite et éternelle de mes membres ou alors une investigation irréversible de mon corps tout entier menant sans ambiguïté à une mort rapide et certaine.

Or, je n'ai eu ni l'un ni l'autre.

Je n'ai eu qu'un semblant de miracle et qu'un semblant de mort.

Je peux donc dire que mon vrai semblant de vie a commencé ce jour-là.

Désormais, tout ne serait plus que semblant.

« Faire semblant », voilà comment résumer la majeure partie de mon existence.

Semblant d'être comme tout le monde, semblant que tout va bien, semblant qu'il n'y a aucun problème. Qu'il n'y a jamais eu aucun problème. Pas même l'ombre d'un avant et d'un après. Aucune esquisse de cet ordre-là.

Pourtant, il faut apprendre à écrire de la main gauche alors que la droite venait tout juste de commencer à maîtriser la plume. Apprendre à boutonner son chemisier d'une seule main, apprendre à couper sa viande de la main gauche, poser le couteau et piquer le morceau de cette même main. Savoir qu'à l'école le doigt qui se lèvera pour répondre aux questions

sera toujours l'index gauche, le droit étant condamné à ne dépasser un angle de quatre-vingt-dix degrés qu'accompagné d'un savant balancement de l'épaule droite vers l'avant. Mouvement peu esthétique s'il en est.

Alors moi, je pose une question, enfin, je me pose une question : mes parents sont-ils aveugles ou tout simplement débiles, si ce n'est pas monstrueux ? Pourquoi ce silence ? Pourquoi refusent-ils de m'aider à ce point ?

Peut-être pensent-ils m'aider en se taisant. En se taisant, ils nient *le problème*. Mais ils me nient en même temps, puisque *je suis le problème*.

Mon père est médecin. Gynécologue accoucheur. La vie, ça le connaît. Ces petits corps tout rouges et gluants, ces sexes écartelés, déchirés, il sait les recoudre, les panser, les soigner, les cajoler. Il les fait crier et respirer. Souffrir et vivre. Il les aide. Il est toujours là sur les chemins extraordinaires qu'une mère et son bébé parcourent pour arriver l'un à l'autre, l'un sur l'autre, pantelants de bonheur. Les premières mains qui soulèvent ces petites vies toutes neuves, ce sont les siennes. Les mains de mon père.

La main gauche de mon père prendra-t-elle un jour la main droite de sa fille : petite, menue, fragile et imprécise, pour l'aider, la panser, la cajoler ?

Jamais. Cette main est muette, invisible, cette main ne crie pas, ne pleure pas, ne saigne pas. Cette main n'existe pas.

À croire qu'ils se sont tous donné le mot, personne ne le voit. Le bras. Car, oui, au bout de la main, il y a le bras. À l'école, les sœurs, les élèves, toutes font « comme si ». Je dois tellement bien le faire, moi aussi maintenant, que tout le monde se prête au jeu. Aucun n'a donc le courage de me demander : « que, quoi, pourquoi, comment ».

Merci, merci à tous de me laisser enfermer dans ma belle tour de silence.

La tour est haute, trop haute et, parfois, j'ai le vertige. Comme dans *Barbe-Bleue*, j'ai envie de crier : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Et elle, de me répondre :

« Rien, Caroline, rien que le silence qui verdoie et l’hypocrisie qui poudroie ».



Quelques années passent et mon corps change. Il paraît que je me « développe ». Tu parles d’un développement. Je grandis certes, et je m’arrondis. Les hanches, les fesses et les seins. J’ai des seins incroyablement ronds. Deux pommes, symétriques et indécentes. Les fesses, des demi-melons, symétriques et arrogants. Mais *lui*, il n’a pas bougé, le syndrome fruitier, connaît pas. Asymétrique toujours, indécent certainement.

Ce qui fait mal, c’est le contraste : toute cette rondeur (même les joues, je les avais oubliées) contre cette maigreur anguleuse, une aiguille contre une baudruche, forcément, un jour ça explose.

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Si, si, Caroline, je vois des queues qui rougeoient et des garçons qui s’envoient...

— Qui s’envoient quoi, Anne ? Hein, qui s’envoient quoi ?

Moi, les garçons, connais pas. Écoles privées religieuses jusqu’en terminale obligeant.

Mais vient la fac. De droit, évidemment. Et les garçons. Autres lieux, autres personnes. Autres attitudes ?

Mon sauveur, es-tu là ? Toi, le beau, le doux, le sensible, l’intelligent, qui sans complexe, me demandera si ce n’est pas trop difficile. Difficile de quoi déjà ? Ah, oui, ouf, ne plus faire semblant, il me l’offre, ce bonheur. Si j’ai besoin d’aide, si je désire en parler, maintenant ou plus tard, mais que surtout, je sache que j’en ai la possibilité.

Oh là, oh là, tout doux, le rêve.

Oui, ils sont là, les mecs. Même assez nombreux, à me parler, m’aborder, me raccompagner chez moi.

Et tu fais quoi cet été ? Moi, je suis à Juan, moi à Saint-Trop’, tous ces fils de, qui fréquentent ces filles de. Je les pensais bien élevés, intelligents. Ils sont bêtes et toujours aussi désespérément muets. Ils ont beau toucher vos deux

fruits défendus, ça ne leur délie pas pour autant la langue, sauf dans votre bouche, bien entendu.

Ils le frôlent, le touchent même parfois, mais rien, toujours rien. C'est peut-être moi qui suis folle depuis plus de dix ans maintenant. Je vis avec les traces irréversibles de *mademoiselle Polio* et personne JAMAIS n'en parle, pourquoi ?

Peut-être devrais-je envisager les choses autrement. S'ils ne me parlent pas, c'est moi qui le ferai. C'est décidé, ce soir, j'en parle !



Pomponnée, sexy et élégante comme toujours, elle est dans le couloir, elle l'attend. Un peu de rouge sur la lèvre supérieure, un coup d'œil au bas qui glisse légèrement de son porte-jarretelles, elle ne me voit pas. Ou si peu. Ce qui compte, c'est elle. Sa peur. Son épreuve. Son mystérieux oreiller. Comment lui dire, ce soir, comment lui réclamer dix ans de dialogues ? Elle ne comprendrait pas, pourquoi maintenant, pourquoi ce soir. Comment pourra-t-elle apprécier le spectacle qu'ils vont voir si je me mets à lui parler de ÇA maintenant ?

J'ai peut-être une chance avec lui.

Il arrive enfin, en retard comme souvent, et oui, madame, les bébés ne naissent pas dans les roses ni dans les choux. Il faut les sortir de là, coûte que coûte et surtout ne pas partir avant d'avoir entendu le cri. Mais le mien, tu l'entends papa ? Mon cri ? Non, bien sûr. Tu es le Docteur C, le fameux. Celui qui a des doigts (et autres choses aussi) en or, celui que l'on vient voir de la France entière. Et moi, papa, je suis dans ma chambre, juste à côté de toi, tu viens me voir, dis ? Il faut que je te parle. Quoi, tu ne trouves plus tes boutons de manchettes ? La bonne les aura encore rangés on ne sait où, quel dommage. Mais vite, vas-y dépêche-toi, ne t'inquiète pas je ne te retiendrai pas ce soir. Franck Sinatra risquerait de s'impatienter. Quant à moi, je peux bien attendre dix ans de plus.



Il est là, assis à la terrasse du café. Il me regarde passer. Mon chien tire sur sa laisse. Je marche le buste en avant.

C'est ça qui lui plaît. La petite imperfection, le défaut si charmant. Je sais qu'il aime aussi la silhouette, fine. (La baudruche s'est transformée en balle de ping-pong, petite et nerveuse). Les cheveux châtain et longs. Les yeux marron en amande. Le nez petit, en trompette. La bouche pulpeuse cachant d'assez grandes dents. Il a vu tout ça en un clin d'œil, celui de l'artiste.

Lui, il est différent.

Les cheveux longs, un beau visage régulier et cette aura de nonchalance qui rôde souvent autour des artistes. C'est certain, il n'est pas étudiant en droit, il n'est pas fils de, et ne part pas en vacances à Saint-Trop.

Il est dessinateur, son père l'a abandonné quand il avait deux ans, et c'est en Camargue qu'il m'emmènera en voyage de noces.

Comment !? Mademoiselle Caroline C, fille du célèbre docteur C, n'épouse pas monsieur X, diplômé en droit, fils de maître machin chose, lui-même fils de monsieur le juge Y ? Et le Docteur ne dit rien ? Mais comment cela se fait-ce ?

Je sais, papa, tu aurais préféré quelqu'un, disons de notre « standing », mais ceux qui ont essayé de se présenter, je les ai évincés avant qu'ils n'aient eu le temps de te demander ma main (la bonne, tu sais, la gauche).



J'ai vingt-sept ans aujourd'hui. Tiens, dix autres années sont passées par là. Franck Sinatra ne s'impatiente toujours pas.

Vingt-sept ans et il me plaît. Je sais qu'il ne vous plaira pas. Mais aujourd'hui, toute votre honte et votre silence, je vais en profiter. L'utiliser, parce qu'au fond, je sais que vous ne refuserez rien à celui qui, pauvre malheureux, voudra bien me prendre pour épouse. Une B.A., ça force le respect.



Vous voyez, je vous connais.

Nous sommes tous là. Printemps 69, Cap d'Antibes, l'Éden Roch. Mon artiste, et moi. Mon chien tireur de laisse et vous. J'ai une belle robe blanche de chez Anne Gérard.